

# À l'ombre de Saturne

Une nouvelle de Renato Pestriniero

© Renato Pestriniero. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Titre original : *All ombra di Saturno*. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.

Cooper fut le premier à apercevoir la construction. Il sentit son cœur faire un bond et le sang battre à ses tempes.

Barton n'avait encore rien vu, et l'arrêt brusque de son compagnon le surprit. Dans le casque, Cooper perçut la voix inquiète de Barton.

— Eh ! Steve, qu'est-ce qui se passe ?

Cooper ne répondit pas. Il se contenta de lever le bras pour indiquer quelque chose. Alors Barton vit lui aussi la construction à demi cachée par l'atmosphère dense de méthane. Bon Dieu ! murmura-t-il.

Un long moment, les deux hommes restèrent immobiles à fixer l'objet qui apparaissait et disparaissait à quelques centaines de mètres devant eux, suivant les volutes de la brume, et, à tout moment, il semblait que l'apparition fantomatique fût sur le point de se dissoudre comme un feu follet. Mais, au contraire, chaque fois que la brume se dissipait, elle était là.

Barton fit timidement un pas en avant, puis un autre, enfin il accéléra comme pris d'une agitation soudaine.

— Barton ! La voix de Cooper éclata dans les écouteurs. Il s'arrêta et ouvrit le circuit général :

— Barton, à la base.

— Ici, la base. Vas-y, Barton, qu'est-ce qu'il y a ?

— Objet artificiel droit devant nous, à environ quatre cents mètres. On dirait une construction... On ne voit pas très bien avec ce foutu brouillard. Est-ce qu'il faut s'approcher ?

— Essaie de décrire ce que tu peux voir.

— Vu d'ici, ça ressemble à une masse rectangulaire. Pour le moment, elle est couverte presque entièrement par la brume... Voilà, elle vient de réapparaître. Couleur gris acier, opaque. Je pense qu'elle mesure dix mètres de hauteur. Je dis qu'il vaut mieux avancer encore un peu, commandant.

— Qu'est-ce que tu racontes ! Tu crois vraiment que c'est artificiel ? Ça ne pourrait pas être un rocher carré ?

— Négatif. Ce truc a l'air d'avoir été fait par des mains comme les nôtres ; c'est lisse et régulier. Commandant, je dirais...

— Tu ne dis rien d'autre et tu nous attends, coupa le commandant. On vient avec le rover. Terminé.

Quand le contact s'interrompit, Cooper demanda :

— Dis donc, qu'est-ce qui t'a pris de raconter des histoires au vieux ?

— Comment ? fit Barton, surpris. Je n'ai pas raconté d'histoires, j'ai simplement décrit cette chose qui est là.

— Alors tu es miro, conclut Cooper.

— On peut savoir ce qui te prend ? Est-ce que, oui ou non, il y a cette foutue maison ou le diable sait quoi ?

— Bien sûr qu'elle est là, mais elle n'est pas rectangulaire et n'a pas dix mètres de hauteur. Comment peux-tu ne pas voir qu'elle est cylindrique ? Regarde bien, on dirait le tuyau d'un poêle, et ça mesure au moins une trentaine de mètres.

Barton restait à observer la construction, fermant à demi les yeux dans son effort pour mieux voir, pour interpréter chaque détail à travers les nuées de méthane. Puis il se retourna lentement vers Cooper, avec une curieuse expression :

— Tu te fous de moi ?

Ils continuèrent encore pendant un bout de temps. Quand le rover s'arrêta près d'eux, ils discutaient encore, et Barton en était venu à dire que s'il n'avait pas eu la combinaison, etc, etc. Mais entre eux les discussions de ce genre n'étaient pas nouvelles.

Gary Westcott était le "vieux", c'est-à-dire le commandant. Quand il apparaissait, toute discussion prenait fin, non pas parce que c'était un cerbère, mais parce que tous les hommes d'équipage éprouvaient à son égard le maximum de respect et d'estime. Gary Westcott était un vrai chef et l'avait montré maintes fois, dans des circonstances particulières. C'est pourquoi, quand il descendit du rover, en compagnie de Peter Cushing, les deux hommes cessèrent de se lancer des piques et le regardèrent avec la même expression qui voulait dire : enfin, voilà celui qui clarifiera la situation.

Mais ce ne fut pas le cas. Au contraire.

Le commandant avait braqué les yeux sur un point de l'horizon et restait sans bouger et sans ouvrir la bouche. Cooper lui indiqua le point où se dressait la construction, mais Westcott ne voyait rien.

— Commandant... là, exactement devant nous, dit Cooper. Cette construction cylindrique et très haute.

— Vas-y, parle-lui du tuyau de poêle, commenta Barton à voix basse.

Le commandant regarda les deux hommes, puis se tourna vers Peter Cushing :

— Et toi, qu'est-ce que tu vois ?

— Eh bien, je vois quelque chose mais pas exactement où vous regardez, dit Cushing, un peu embarrassé. On dirait une casemate, une espèce de fortin...

Puis il se tut, devant l'expression de ses compagnons. Il se remit à observer l'horizon brumeux, gris. Pour dire enfin :

— En définitive, ce que je vois, c'est une sorte de coupole de béton qui a une grande ouverture sur le devant.

Silence.

Maintenant, tous les quatre avaient les yeux rivés sur l'image fantomatique, mais, tandis que Barton et Cooper regardaient dans la même

direction, Westcott fixait un point un peu décalé, et Cushing, un autre encore.

Tout autour de leurs silhouettes rendues uniformes par les combinaisons spatiales, les marais de Titan s'étendaient sous l'atmosphère dense qui pesait à la façon d'une couverture grise, suffocante. En haut, des bandes lumineuses immenses, spectrales découpaient le ciel en deux parties. À un million et deux cent vingt mille kilomètres de distance les anneaux de Saturne tournaient lentement autour de la gigantesque planète.

Barton demanda, d'une voix légèrement altérée :

— Commandant, qu'est-ce qui se passe ? Ça n'est qu'un mirage, non ?

— Je ne sais pas. Il s'agit un phénomène étrange... très étrange...

Cooper s'exclama :

— Ça ne peut pas être un mirage. Ce truc, je ne suis pas seul à le voir, nous le voyons tous, même si nous ne distinguons pas bien sa forme à cause du brouillard !

Cushing dit à son tour :

— J'essaie de faire un effort, mais je continue à voir une casemate et, sur le devant, il y a une tache noire, régulière, une espèce de porte.

— Commandant, fit alors Cooper, vous pensez qu'il s'agit d'une illusion d'optique, si chacun de nous voit quelque chose d'autre et dans un autre endroit ?

— Non, il ne s'agit pas d'une illusion. D'après moi, cet objet existe réellement. Et la preuve de son existence, c'est précisément le fait que nous voyons tous essentiellement le même objet ; c'est-à-dire, une construction. Un de nous la voit rectangulaire, l'autre cylindrique, haute ou basse... mais nous voyons tous quelque chose qui ressemble à une construction de type terrestre.

Barton ajouta soudain :

— Il ne reste plus qu'à aller voir.

— Hum... fit Westcott, l'air dubitatif. Approchons-nous d'une centaine de mètres avec le rover.

À mesure que l'engin amphibie avançait en pataugeant dans les marécages, les hommes ne perdaient pas de vue la construction. Cooper demanda :

— Commandant, vous la voyez encore ?

— Oui, légèrement décalée sur la droite.

— Impossible, commandant. Si ce truc était resté à sa place, il vous faudrait regarder sous un autre angle pour que vous puissiez le voir.

C'était exact. À mesure qu'ils progressaient, les différentes images de la construction semblaient se fondre en un point unique devant le rover.

— D'après moi, dit Cushing à voix basse, c'est un de ces trucs qu'on ne

rattrape jamais. On peut marcher pendant un an, et ce machin, on l'aura toujours devant le nez.

Mais non. Après avoir traversé un terrain solide, ils se trouvèrent à quelques dizaines de mètres à peine de la construction.

*Je croyais qu'elle était plus haute et arrondie*, pensa Cooper.

*Je croyais qu'elle était plus carrée et moins élevée*, pensa Barton.

Cushing dit, à voix haute :

— Elle me paraissait différente, vue de loin. Il y a bien une ouverture.

Westcott observait et ne disait rien.

Une immense bande lumineuse s'emparait lentement de la partie obscure du ciel et continuerait jusqu'à le transformer entièrement en une hallucinante série de stries obliques, aveuglantes. Enfin apparaîtrait à l'horizon la masse gigantesque de Saturne, vision qui désorientait les hommes. Ils ne s'étaient pas encore adaptés à une présence trop étrangère à leurs schèmes mentaux, ils ne s'habituèrent pas à voir suspendu au-dessus de leur tête un globe sept cent soixante sept fois plus gros que la Terre. La logique et leur formation ne parvenaient pas à les convaincre qu'ils dépendaient de la force gravitationnelle de Saturne, ils ne pouvaient renoncer à l'atavisme qui leur faisait apercevoir d'ordinaire, dès qu'ils levaient les yeux, le petit disque de la Lune.

Quand les premiers hommes s'étaient posés sur le satellite de la Terre, il leur avait déjà été difficile d'accepter la vision d'une planète suspendue là-haut, tant les proportions étaient différentes et surtout *nouvelles*. Maintenant que l'homme s'était aventuré dans tout le système solaire, il devait toujours faire face, lorsqu'il se trouvait à la surface d'un satellite - celui-ci ne fût-il qu'un gros caillou orbitant autour d'une planète géante - au même problème psychologique : la présence oppressante de la planète dont dépendait le satellite et qui était parfois assez gigantesque pour couvrir littéralement le ciel.

Il fallait inverser les rôles. Là, sur Titan, par exemple, on ne voyait pas le noir familier de l'espace mais, d'un côté, une alternance continue de bandes lumineuses et, de l'autre, une masse de cent vingt mille kilomètres de diamètre. Alors, ces images restaient photographiées dans le cerveau, et rien ne pouvait les effacer. Parfois, ils se réveillaient en hurlant, le corps inondé de sueur parce que leur subconscient avait transformé ce décor de mille façons différentes, et il fallait alors chercher désespérément un point de référence, quelque chose à quoi se raccrocher pour retrouver des proportions humaines.

Mais il n'y avait rien à faire. Même si vous regardiez le ciel quand le monstre restait caché dans votre dos, vous saviez que son absence n'allait pas durer. Et en effet, peu après, surgissait la lame brillante qui montait et

montait au-dessus de l'horizon, puis la première interruption entre deux groupes d'anneaux - mais vous aviez conscience que cette lame de lumière avait une largeur de seize mille kilomètres - puis la division de Cassini, et voilà une nouvelle aurore qui pointe à l'horizon, et c'est la nouvelle série d'anneaux, une autre lame de lumière aveuglante cachant le ciel, avec ses vingt cinq mille kilomètres, enfin une autre bande d'à peine mille six cents kilomètres séparerait cette vaste étendue réfléchissante d'une zone confuse, opaque et diaphane d'où la superficie de Saturne apparaîtrait comme à travers une fenêtre mouillée de pluie.

Westcott avait conscience de tout cela, et il en vint à se dire : *N'importe quoi pourrait arriver sous un ciel comme celui-ci !* Il se secoua :

— Bon, les gars, maintenant écoutez. Cushing et Cooper resteront près du rover tandis que Barton et moi, nous essayerons de voir de quoi il peut bien s'agir. Nous laisserons ouvert le circuit général. Si les communications sont interrompues de notre côté, attendez dix minutes, puis vous vous approcherez. C'est clair ?

Les deux hommes firent oui de la tête. Westcott et Barton s'apprêtèrent à gagner la construction. À travers la radio, Cushing et Cooper entendaient la voix du commandant :

— Nous sommes à une quarantaine de mètres de la construction qui, maintenant, nous apparaît nettement. Il semble s'agir d'un objet artificiel, gris, avec une ouverture rectangulaire à la base. Nous nous dirigeons vers l'ouverture... Où vas-tu, Barton ? Essayons de rester ensemble.

— Commandant, l'ouverture est de ce côté.

— Ici Cooper. Commandant, vous vous dirigez dans deux directions légèrement divergentes. Votre direction n'est pas correcte selon mon point de vue, vous décalez trop sur la droite. Et puis, il y a autre chose, commandant, je ne parviens pas à vous distinguer nettement, on dirait que les contours de votre silhouette sont flous.

— Reçu cinq sur cinq, Cooper. Coordonnons mieux nos mouvements. Barton, arrête-toi où tu es, je commence à ne plus te voir distinctement.

— La même chose pour moi, commandant.

— Alors, faisons le point, dit Westcott. Au début, on voyait la construction sous des angles différents. À mesure que nous approchions, les images semblaient se fondre. Maintenant que nous sommes à quelques dizaines de mètres de l'objectif, je vois la construction dans la même direction que vous mais avec un décalage de quelques mètres. Il est probable que les images ne réussiront jamais à se recouvrir exactement.

— Commandant, intervint Barton, nous ne pourrons pas entrer ensemble par l'ouverture. Chacun de nous aura l'impression que l'autre va buter

contre la paroi, un peu à droite ou à gauche.

— C'est probable. J'avancerai seul. Toi, Barton, tu restes exactement où tu te trouves en ce moment, et je vous interrogerai tous deux pour connaître ma position. Maintenant, je me déplace.

Westcott avança lentement vers la paroi, sa silhouette devint diaphane, presque transparente.

— Barton, quelle est ma position ?

— Pour moi, vous vous décalez de quelques pas à droite de l'ouverture. Je vous vois de moins en moins, vos contours deviennent de plus en plus imprécis.

— Cooper ?

— Je confirme ce qu'a dit Barton, commandant.

— Bon, ça signifie que vous avez tous les deux la même vision de la construction en ce qui concerne sa position dans l'espace. Maintenant, à toi, Cushing.

— Pour moi, vous n'allez absolument pas en direction de la cible, commandant. Si vous continuez à avancer dans ce sens, vous devriez manquer la porte de trois ou quatre mètres. Votre silhouette pâlit, je la distingue à peine.

— O.K, les enfants ! Maintenant, je vais arriver à l'entrée.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Barton, donne-moi la position.

— Je ne vous vois plus, commandant. À environ un mètres de la paroi, vous avez entièrement disparu.

— Je confirme, dit Cooper.

— Je vous ai même vu disparaître avant, ajouta Cushing.

Silence.

Puis la voix de Westcott retentit :

— Maintenant, j'entre dans la construction. Il n'y a pas d'obstacles. Voilà, je suis entré. J'ai allumé la lampe électrique. Il n'y a qu'une salle, totalement vide, rien sur les paroi ni sur le plafond, ni sur le sol... un instant, il y a une ouverture sur le pavement, du côté gauche, une sorte de trappe. maintenant, j'essaie d'éclairer l'intérieur... je vois une rampe hélicoïdale qui descend profondément. Je vais aller en bas, voir ce qui se passe.

— Commandant !

— Qu'est-ce qu'il y a, Barton ?

— Il vaut mieux laisser tomber pour le moment, peut-être faudrait-il étudier davantage la situation... revenir avec des armes plus adaptées.

— Attends, Barton, il me vient une idée. Essaie d'entrer toi aussi dans la construction, ta construction. Et ne pense pas aux armes, ici elles n'ont aucune utilité.

— O.K.

Mais il y avait un peu d'hésitation dans la voix de Barton. L'homme s'approcha de ce qui était pour lui la seule ouverture. Cooper le vit entrer normalement. En échange, Cushing le vit bouger, devenir flou et disparaître.

— C'est bon, Barton, fit Westcott pour l'encourager. Continue comme ça.

À l'intérieur de la construction, Westcott avait devant lui le rectangle de l'ouverture qui devenait laiteux du fait du passage continu des nuées de méthane, puis il vit tout à coup le brouillard se condenser, prendre une forme familière... c'était Barton qui entrait.

— Bienvenue, fit Westcott qui se tourna ensuite vers les autres :

— Cooper, Cushing, tout va bien. Maintenant, Barton est ici avec moi. J'étais sûr que ça marcherait, ensuite nous en parlerons tranquillement.

— Commandant, dit Cooper, ça veut dire que nous pouvons venir nous aussi. Si chacun suit sa propre direction pour que tous se trouvent ensuite au même endroit, autant que nous venions nous aussi.

— Négatif. Vous deux restez où vous êtes. Nous aurons d'autres occasions pour le tourisme de groupe.

À la suite du commandant, Barton descendit par la rampe en spirale qui s'enfonçait dans le ventre de Titan. Après avoir atteint une profondeur estimée à une quinzaine de mètres, ils se trouvèrent à l'intérieur d'une autre salle. Barton écarta les bras :

— Je n'y comprends rien. À quoi ça sert de faire une construction de ce genre dans un lieu abandonné des dieux, sans aucun signe de vie ?

— En effet, c'est plutôt étrange, admit Westcott. D'autre part, nous savons que, dans l'espace, les mystères abondent.

— Il n'y a pas de rapport, poursuivit Barton. Du moment que ce truc existe, il devrait y avoir une forme quelconque de vie intelligente... mais alors pourquoi une construction toute seule, isolée, qui pourrait très bien se trouver sur la Terre ?

— Barton ! Regarde ici, sur le pavement.

En plein centre de la grande salle était tracé un triangle. Les deux hommes fixèrent, fascinés, la figure géométrique. Puis Westcott appela Cooper par radio :

— Cooper, comment me reçois-tu ? Nous sommes nettement au-dessous de la surface.

— Cinq sur cinq, commandant ? Un problème ?

— Non, simplement, l'affaire se complique encore. Au centre de la salle il y a un triangle, et j'ai l'impression que cette figure est la clé qui permettra d'y comprendre quelque chose. Maintenant, nous allons entrer dans le triangle. Allez, Barton !



Les deux hommes franchirent le périmètre du triangle.  
Ils fondirent immédiatement.

\*

Barton flottait dans le noir de l'espace. Il tenta de bouger un bras, mais il n'avait pas de bras. Il chercha, de toutes ses forces, à se déplacer, à trouver un appui, un quelconque repère, mais il ne possédait pas de corps. Autour de lui, c'était le vide noir sans mesure, le temps n'existait pas. Il se rendit compte qu'il faisait, lui aussi, partie de ce néant, qu'il appartenait à l'espace.

Mais, enfin, une lumière apparut, brilla et disparut. Des bandes lumineuses filèrent à travers son corps immatériel et s'évanouirent.

Barton hurla, et s'aperçut alors que les sons n'existaient pas non plus, parce que, dans le néant de l'espace, il n'existe que le silence.

Peut-être perdit-il conscience, ou perdit-il la raison, ou peut-être, la vie.

Lentement, venue d'une profondeur sans limites, une grande masse laiteuse prit forme, grandit, constituant le premier repère. Maintenant, l'esprit de Barton percevait la présence d'une sphère immense, phosphorescente qui occupait une grande partie des ténèbres. La grande sphère tournait lentement sur elle-même et sa superficie imprécise révélait des stries.

Une onde nauséuse submergea l'entité qui était Barton. *Alors, c'est ça, la mort*, pensa-t-il. Mais peut-être n'était-il pas mort, sans doute était-il simplement devenu fou. *Alors, c'est ça, la folie*, pensa-t-il. Mais cette seule pensée était signe de lucidité... Peut-être n'était-ce qu'un cauchemar effrayant dont il allait sortir.

Autour de la grande masse sphérique s'allumèrent des lumières qui se mirent à tourner autour, les unes proches, les autres très éloignées. Barton les percevait toutes, aussi bien séparément que dans leur totalité.

Une phrase-pensée se forma dans son cerveau avec une force qui le bouleversa : SYSTEME PLANETAIRE.

Il sut ainsi qu'il assistait à la formation d'un système de planètes.

Son esprit fut contraint de former une autre phrase-pensée : MANKTAR, MANKTAR au début, L'ORIGINE DE MANKTAR et puis : MANKTAR AVEC HYPO-MANKTAR I, HYPO-MANKTAR II... Son esprit s'éteignait, et un drap noir commençait à couvrir toute chose.

L'entité qui avait été Barton lutta désespérément pour sortir de ce néant. Peut-être cela ne dépendait-il pas de sa volonté, mais il se sentit lancé à travers l'espace par une force sans limites, et autour de lui palpitèrent des formes en mouvement qui, par groupes compacts, se dirigeaient vers un

point éloigné du grand globe laiteux et strié appelé Manktar. Il faisait partie de ces groupes, ou plutôt, les divers groupes étaient lui, comme l'était l'espace environnant... et Manktar... et tout le reste... SCISSION.

Les groupes rejoignirent les lumières qui tournaient autour de Manktar, se fondirent en elles et continuèrent leur révolution.

L'esprit de Barton attendait un grand événement qui se produirait sous peu ou dans quelques millions d'années...

Le temps s'inversa, annulant toute chose. Hypo-Manktar I, Hypo-Manktar II, Hypo-Manktar XII... tournèrent des millions de fois autour du gigantesque Manktar, et, d'un seul coup, l'esprit de Barton sembla se fracasser contre un mur... HAINE. MANKTAR ET HYPO-MANKTAR I REPRESENTENT LA HAINE... MANKTAR ET HYPO-MANKTAR II REPRESENTENT LA HAINE... et, finalement, LA GUERRE !

Barton comprit que c'était le commencement de la fin. La partie de lui qui était les lumières en révolution se sentit attirée vers Manktar. Commença une agonie en l'absence de temps. Il sentit que son essence allait se dissoudre mais il ne pouvait rien faire pour arrêter la force irrésistible qui l'entraînait vers Manktar... et voici la DESINTEGRATION.

Une grande partie des lumières tournantes se transformèrent en myriades d'étincelles qui poursuivirent leur course autour de Manktar. Puis elles se heurtèrent, fusionnèrent de nouveau pour composer une bande compacte. Quelques lumières isolées continuèrent leur révolution au loin, immergées dans le noir de l'espace, mais désormais tout était fini.

Barton perçut autour de lui une immense auréole de lumière dorée qui tournait lente, majestueuse... et il éprouva JOIE.

À cet instant, son esprit se ferma.

\*

Un son étrange parvenait aux oreilles de Barton. Il tenta de l'analyser. Quelqu'un parlait et prononçait son nom. Il ouvrit les yeux. À côté de lui, étendu sur le sol, se trouvait Westcott. Barton murmura dans le micro à l'intérieur du casque :

— Tout va bien, les gars, on revient tout de suite.

— Que s'est-il passé, Barton ? Pourquoi n'avez-vous pas continué à transmettre ? Et Westcott, où est-il ? Pourquoi ne répond-il pas ?

— Je répète, tout est O.K. Restez où vous êtes, maintenant, Westcott va arriver lui aussi. Mais dites, combien de temps le contact a-t-il été interrompu ?

— Quelques minutes, pas beaucoup plus.

Westcott se remettait. Il y eut un bref échange de répliques, puis les deux

hommes commencèrent à monter la rampe qui les ramènerait à la surface.

— Commandant, dit Barton. Vous l'avez ressenti, vous aussi ?

— Oui. C'était terrible.

— J'ai cru mourir une centaine de fois. Heureusement que vous pourrez témoigner, autrement, je dirais que ma cervelle a pété les plombs.

— Tu as compris de quoi il s'agissait ?

— Je crois, mais...

Barton secoua la tête :

— Il y a des points obscurs.

— Nous avons assisté à la naissance et à la formation de Saturne. Ce triangle n'est qu'une sorte de visionneuse psycho-temporelle.

— Notre esprit était contraint de former des phrases-pensées simples et fondamentales destinées à nous faire comprendre les faits dans leur développement.

— Exact. Guerre, haine, et Manktar... qui serait ensuite Saturne. Dans un passé très lointain, il a dû y avoir, entre la planète et ses satellites, une guerre qui s'est terminée par l'absorption d'une partie de ceux-ci et par la formation consécutive des anneaux.

— Ils ont dû utiliser des armes inimaginables pour nous. Une chose m'a frappé tout particulièrement : je n'ai pas été capable de visualiser l'apparence de ces créatures.

— Moi non plus. Peut-être s'agissait-il d'êtres tellement étrangers à nos facultés humaines qu'il n'y a pas de point de contact ni de comparaison possible. Dans la mesure où les sujets, les faits et les sentiments peuvent se traduire en termes humains, nous avons bénéficié d'une aide, mais pour ce qui est du reste... As-tu remarqué qu'une partie des satellites ont été attirés par la planète et qu'à un certain moment, ils se sont désintégrés, les morceaux continuant à tourner autour d'eux, pour former les anneaux. Je pense que, pour obtenir ce résultat, ils n'ont pas utilisé d'armes quelles qu'elles soient, en tout cas d'armes telles que nous pourrions les définir. Je pense qu'ils ont eu recours à la mécanique céleste. Nous savons que, selon la loi de Roche, quand un satellite à l'état fluide, dont la densité n'est pas supérieure à celle de la planète, est attiré par celle-ci au delà d'une certaine limite, il se produit des effets de marée si violents qu'ils en provoquent la désintégration. Pour les satellites de Saturne, la limite de Roche est d'environ deux fois et demi son rayon équatorial. Actuellement, les anneaux se trouvent en deçà de cette limite, ce qui peut vouloir dire que la planète a fait se rapprocher délibérément, par des moyens que nous ne pouvons comprendre, un certain nombre de satellites jusqu'à ce qu'ils dépassent la limite de Roche, provoquant ainsi leur désintégration. Ensuite, dans le cours de millions d'années, le phénomène peut se répéter pour des causes

tout à fait naturelles.

— Vous voulez parler de Thémis ?

— Exactement. Pickering l'a découvert en 1905, mais, ensuite, on n'a plus retrouvé sa trace. Peut-être avait-il une orbite si proche de la limite de Roche que sa désintégration s'est produite peu après.

Les deux hommes étaient sortis par l'ouverture de la construction et s'approchaient du rover. Cooper et Cushing virent les deux silhouettes se matérialiser en deux endroits légèrement différents, sur fond de nuages de méthane et d'ammoniac.

— Cette construction, dit Barton quand ils rejoignirent leurs compagnons, est comme un miroir à alouettes... un leurre fait pour attirer.

— Je le définirais dans les mêmes termes, confirma Westcott. Même si elle paraît réelle et consistante, je crois qu'il ne s'agit que d'une illusion parfaite, d'une sorte de monument à l'épopée saturnienne mis à la disposition d'êtres intelligents, quels qu'ils soient. Il y en a probablement sur tous les satellites. De toute évidence, nous avons vécu cet événement en termes humains, mais si des habitants d'une autre planète s'étaient trouvés à notre place, ces phrases-pensées se seraient adaptées automatiquement à leur altérité pour leur permettre de les capter et de les comprendre.

Barton poursuivit :

— Et cette construction qui pourrait très bien exister sur la Terre, c'est nous qui la percevons ainsi. Un autre étranger la verrait sous des aspects qui correspondent pour lui à la notion de maison. C'est comme si on allait chasser le canard en utilisant comme appeaux des simulacres de bois peints de toutes les couleurs.

Westcott approuva :

— Et pour nous qui avons échoué sur ce bout de rocher, comme le désir le plus cher, même s'il reste inconscient, est de retrouver nos maisons aussitôt que possible, cet objet nous semble quelque chose qui rappelle vaguement une maison. Toute l'astuce est là. Quant aux légers décalages de perspective, on peut les leur pardonner.

Au dessus de ces quelques hommes rassemblés, le ciel se couvrait de bandes lumineuses rutilantes.

Bientôt, Saturne se lèverait au-delà des immenses marécages.

FIN



Le Vénitien **Renato Pestriniero** a publié quelque deux cents récits, romans, essais et scénarios en Italie et à l'étranger. Il est notamment connu en France comme l'auteur de **Venezia, la ville au bord du temps**, recueil traduit par Jacques Barberi et paru dans la collection "Présence du fantastique", chez Denoël.

*À l'ombre de Saturne* est paru dans le magazine OLTRE IL CIELO en 1959. La nouvelle a été écrite dix ans avant le débarquement sur la Lune au cours duquel l'homme a, pour la première fois, vu la Terre depuis la surface de son satellite naturel.

Sans doute les personnages ont-ils - convention de l'époque oblige - des noms anglo-saxons, mais l'intérêt porté à la dimension psychologique de l'aventure est assez caractéristique d'un auteur européen. Ce texte a été publié dans la revue MINIATURE en janvier 2000.